

## Chère cousine

Gilles Marcotte

---

Volume 41, numéro 1 (241), février 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Marcotte, G. (1999). Chère cousine. *Liberté*, 41(1), 62–66.

# L'amateur de musique

GILLES MARCOTTE

CHÈRE COUSINE,

Depuis que, fuyant les bruits de la vie moderne, les festivals en tous genres et les grimaces de l'humour québécois, vous êtes allée vous installer dans une cabane en bois rond sans eau courante et sans électricité, quelque part entre Malartic et Senneterre si je ne me trompe ou encore plus au nord, là où le facteur a de la peine à vous trouver, vous me demandez, car l'ascèse et la solitude n'ont pas détruit en vous tout désir d'information, de vous parler un peu de ce qui se passe dans la vie musicale montréalaise, et plus d'une fois j'ai obtempéré en vous adressant non seulement des missives assez longues mais également des programmes de concerts, une ou deux photos récentes de Charles Dutoit, voire des tickets déchirés. Je vous aime bien, vous savez, et je vous admire plus encore: vous réalisez, ô femme entière, le rêve qui me vient parfois à moi-même, devant la décrépitude ambiante, de quitter, quitter, quitter, mais dont j'ajournerai sans doute la réalisation jusqu'à mon décès.

Vous me demandez des nouvelles, et je dois vous parler d'une absence, d'un silence. L'OSM, ces temps-ci, ne joue pas. Aura-t-il recommencé à jouer quand vous recevrez cette lettre, dans trois ou quatre mois, je l'ignore évidemment, et l'inquiétude taraude les personnalités les plus diverses — moins tout de même que la crise des Expos: auront-ils un stade au centre-ville, nous quit-

teront-ils pour des cieux meilleurs? —, et jusqu'à Monsieur Lucien Bouchard lui-même si j'en crois les dernières rumeurs. Avons-nous assez de sous pour rémunérer convenablement ces admirables musiciens? Lundi dernier, animée par un zèle subit car il me semble qu'on n'y fait pas jouer très souvent les disques de l'OSM — ils tournent beaucoup plus souvent au réseau anglais —, la Société Radio-Canada lui a consacré la plus grande partie de sa journée, et j'en sais plus d'un qui a été fort heureux de cette manne inattendue, notamment mon ami Jean Paré, directeur de *L'Actualité* et mélomane averti, qui me disait avoir été ravi de consacrer lui-même une partie de sa journée — c'était congé, Jour d'Action de grâces — à la redécouverte d'une formation musicale à la fois somptueuse et intelligente, apte à s'exprimer dans les styles les plus divers. Vous savez que, pour moi, je suis profondément attaché à cet orchestre, avec lequel je me donne l'illusion d'entretenir des relations d'amitié, suivant les allées et venues des musiciens, les arrivées et les départs (je ne me suis pas encore remis de celui du violoncelliste Guy Fouquet), cherchant dans les magazines ce qu'on dit de ses derniers enregistrements, cet orchestre enfin qui est *le mien*, et dont la perte serait pour moi une véritable amputation. Je vis donc dans l'angoisse. Il est vrai que j'ai l'habitude. Je suis Montréalais, Québécois et Canadien.

En attendant qu'on trouve les quelques misérables millions qui permettront à l'OSM de recommencer à jouer, et que débute la saison de Pro Musica où j'entendrai dans quelques mois l'incroyable, l'époustouflant Marc-André Hamelin, je fais comme tout le monde, j'écoute des disques, je colle l'oreille à la radio, je regarde même la télévision. L'autre soir, justement, Marc-André Hamelin y était, dans un documentaire d'une demi-heure qui n'était d'ailleurs pas une réussite totale, les interviews avec diverses personnes et les propos du

pianiste lui-même étant d'un intérêt assez douteux. Mais il y eut, à quelques reprises, les mains de l'artiste sur le clavier. On vante tellement la virtuosité transcendante de Marc-André Hamelin qu'on risque d'oublier qu'il fait de la musique. La musique était là, dans les mains qui sur les touches insensibles du piano produisaient un jeu infiniment subtil de nuances intelligentes, un monde sonore parfaitement suffisant, parfaitement autonome, que même le rendement sonore très médiocre de la télévision n'affadissait pas. Quelle merveille que le piano, et quelle grâce de l'entendre vivre, respirer !...

J'ai raté, en revanche, à cause de mon impéritie propre ou de celle des fabricants d'horaires, le documentaire de Bruno Monsaingeon sur le grand Russe Sviatoslav Richter. Je n'ai, de ma vie, entendu Richter *in vivo* qu'une seule fois, et dans des circonstances très particulières. Ce n'était pas dans une salle de concert. Je me trouvais à Menton pour des tâches reliées à la très chère littérature québécoise, lui s'y trouvait pour des raisons plus sérieuses, et nous occupions des chambres proches l'une de l'autre, dans une belle grande maison qui appartenait à la municipalité. Je l'ai donc entendu répéter quelques passages d'une *Sonate* de Beethoven, je ne me souviens plus laquelle. Un connaisseur aurait peut-être tiré de cette expérience un certain nombre de renseignements précieux. Pour moi, je n'en ai retiré que le plaisir assez vulgaire de pouvoir dire, comme je le fais présentement dans cette chronique, que j'ai entendu Sviatoslav Richter répéter tout près de moi, comme si j'étais chez lui, une *Sonate* de Beethoven. Un autre souvenir me remonte à la mémoire lorsque je pense au pianiste russe. Il vient d'un livre que j'ai lu il y a plus d'une dizaine d'années, où son assistante racontait une tournée de concerts en Sibérie. C'est plus loin que Malartic ou Senneterre, ça. Que fait-on en Sibérie, entre deux concerts ? Sviatoslav Richter lisait Jean Racine.

Imaginez le pianiste lisant, dans cette immensité désolée, la poésie la plus raffinée qui soit, la plus dépouillée aussi, la plus lisse, la plus nue. « Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur »... Il me semble que je comprends la passion de Richter pour Racine — il parle encore de l'auteur de *Phèdre* dans une interview reproduite récemment par *Le Monde de la musique* — lorsque je l'entends interpréter, non pas les grandes fantaisies pyrotechniques de Liszt ou même Beethoven ou Brahms ou Bach, mais, par exemple, l'*Allegretto grazioso* de la Sonate K. 333 en si bémol majeur de Mozart, ou encore tel *Ländler* de Franz Schubert que je ne me lasse pas d'écouter sur un vieux disque Melodya. Peu de notes, comme est pauvre le vocabulaire racinien, et une syntaxe que j'oserais dire rudimentaire, surtout en ce qui concerne le *Ländler* ; mais des inflexions souveraines qui nous font passer avec armes et bagages de l'autre côté des choses, interdits et plus qu'heureux.

Je vous dirai un ou deux mots de la nouvelle station musicale de Jean-Pierre Coallier, qui ne vous rejoint certainement pas dans vos profondes solitudes, une station qui a le singulier mérite de diffuser de la musique dite classique à longueur de journée. (Étrange tout de même qu'on doive ajouter l'adjectif « classique » au mot « musique » pour lui faire dire ce qu'il doit dire. Autrefois, c'était l'autre musique, la « populaire », qui recevait l'adjectif, et la musique sans adjectif désignait ce qu'on appelle aujourd'hui « musique classique ». La transformation n'est pas innocente : on a fini par la tasser dans le coin, cette musique-là, à en faire une spécialité, et les Beatles ont délogé Beethoven de son piédestal.) Mais il faut être fort instruit pour écouter la station de Monsieur Coallier, car on n'y donne pas toujours les noms des interprètes ; non par économie certes, ce serait là une pensée mesquine, mais parce que les auditeurs sont censés reconnaître sans difficulté le style d'un Claudio

Arrau, d'une Ida Haendel ou de la Philharmonique de Berlin sous la direction de Claudio Abbado. À vrai dire, je n'y arrive pas toujours moi-même, et plusieurs fois, par dépit sans doute, je suis allé me réfugier ailleurs, à Radio-Canada par exemple où l'on a plus d'indulgence pour l'amateur moyen.

Une autre petite chose me gêne parfois chez Monsieur Coallier, mais j'ai conscience d'être un mauvais coucheur : la surabondance, dans les interventions vocales, de l'expression « belle musique », susurrée d'une voix séductrice. Elle m'a déjà amené à détruire à coups de hache trois petites radios de cuisine, et je commence à trouver que c'est cher. J'ai plongé au plus profond du désespoir quand j'ai entendu un annonceur dire d'un ton convaincu : « Quelle belle musique que celle d'un moteur Audi... » En guise de représailles, je m'engage solennellement devant vous à ne jamais faire l'achat d'une Audi. D'ailleurs, j'aime bien ma vieille Hyundai Sonata.

Mesurez-vous, chère cousine, le bonheur qui est le vôtre entre Senneterre et Malartic, dans votre cabane assez froide certes alors que s'avance l'automne, mais soustraite aux invasions du mauvais goût urbain ? Je m'inquiète un peu de savoir, assurément, comment vous pouvez assouvir dans ces contrées désolées la passion de musique qui, à Montréal, vous faisait courir les concerts. Le chant des oiseaux, peut-être ? Mais qu'est-ce que le chant des oiseaux, lorsqu'il n'est pas noté par Olivier Messiaen ?

Je vous tire ma révérence et vous assure de ma lointaine amitié.

Votre cousin attentionné